

PAUL MONTANDON

GLOCKENTHAL (THOÛNE)

Vous me demandez, en ma qualité d'alpiniste, quelques impressions et souvenirs personnels.



En un français défectueux, je le regrette, je vous parlerai donc un peu d'autrefois et puis des temps présents. C'était l'époque qui s'étend de 1875 à 1880. Il s'était formé en pays bernois, ainsi qu'à Genève, quelques groupes de jeunes gens remplis d'ardeur pour la montagne. Chaque beau Dimanche ils

se trouvaient sur quelque sommet. Souvent il fallait pour cela des marches nocturnes, s'étendant, pour le retour, même à la nuit du Dimanche au Lundi. On se rendait alors directement au travail. Qui donc accepterait de pareils efforts s'il y avait contrainte? Mais on n'est jamais plus joyeux que lorsqu'on travaille beau-

coup sans y être forcé et les alpinistes ne font pas exception à cette règle.

Nos jeunes gens débutèrent par les sommets plus ou moins faciles des préalpes, les visitant d'abord en été et ensuite aussi en hiver. Puis, tout naturellement, ils montaient plus haut, abordant les glaciers et gravissant un grand sommet après l'autre. La Wildefrau en 1877, l'Eiger et le Mitterhorn (1^{re} ascension) en 1878, le Blümlisalphorn, le Wetterhorn, l'Altels, le Balmhorn et la Weissefrau (ces 3 en hiver), le sommet nord du Bietschhorn, le Schreckhorn, le Gspaltenhorn, le Tödi et un certain nombre de sommets Valaisans furent aussi escaladés par des Suisses pour la première fois sans aide professionnelle. Et si ces jeunes Suisses avaient eu les loisirs et l'indépendance matérielle des voyageurs Anglais, ils auraient fait bien plus, maint beau sommet Suisse n'aurait pas été gravi pour la première fois par des étrangers. — Leur respect pour la montagne ne diminuait point en raison de ce qu'ils la connurent mieux. D'une extrême prudence, ils s'efforçaient de se conformer à toutes les prescriptions de l'art alpiniste. C'étaient les années où les Zsigmondy-Purtscheller, les Pilkington-Gardiner, les frères Puiseux, vos Fiorio-Ratti-Vaccarone etc. entreprirent leurs grandes ascensions sans guides. Le groupe suisse, au début, n'avait pas connaissance de ces hauts faits et

se forma en toute indépendance. Tous, d'ailleurs, Suisses et autres, avaient été devancés par le grand Alpiniste qu'était Weilenmann et par quelques autres, l'alpinisme sans guide était dans l'air.

Il a fait du chemin depuis. Critiqués avec âpreté et combattus au début, tant par les guides qui y voyaient une concurrence, que par beaucoup de leurs "Messieurs", les sans guides furent peu à peu, par la force des choses, admis dans le saint cénacle. De nos jours, parmi les jeunes, ces courses libres sont devenues la règle. Personne n'y voit plus rien d'extraordinaire. Ainsi il s'est formé en Suisse tout un essaim de jeunes officiers et sous-officiers, capables *par eux-mêmes* de conduire une troupe militaire dans la montagne à travers tous les obstacles, — en hiver aussi bien qu'en été. L'ayant parcourue dans toutes les saisons, ils en connaissent les dangers et savent vaincre toutes les difficultés. Pour un pays comme le nôtre, montagneux entre tous, cela est d'une valeur très considérable. L'alpinisme "sans guides", a bien mérité de la patrie, il est bon de le faire ressortir.

Au début de l'alpinisme on s'efforçait de trouver le meilleur chemin conduisant au sommet, c'est-à-dire le plus facile. Maintenant ce sont les plus ardues et les plus difficiles que l'on recherche. L'ambitieux de nos jours se

place devant une montagne, cherche sa paroi la plus impossible et dit: C'est là que j'essayerai de monter. La route naturelle est souvent dédaignée. L'équipement a suivi la marche générale. Autrefois, pour les préalpes, on se munissait d'un simple bâton court. De nos jours piolet, corde et crampons son presque de rigueur, même pour les petites courses. Le Rucksack ne fut introduit à Berne qu'en 1884. La manière de se nourrir, aussi, est devenue beaucoup plus raffinée.

Actuellement ce sont les grimpades de rochers, même au dessous de 2000 m., qui priment tout. Nous connaissons des grimpeurs suisses qui se rendent exprès en Saxe pour y visiter les petites tours de grès, en partie très difficiles, de la Kletterschule de là-bas. La hauteur, la vue, etc., jouent un rôle inférieur et les grands sommets, à moins d'être difficiles, sont souvent mis à l'arrière-plan. La technique du rocher a été poussée à un degré inouï, elle est devenue presque une science. Beaucoup de courses importantes et difficiles se font, du moins en Suisse, sans que, en dehors d'un cercle restreint, on en sache quelque chose. Nombre d'alpinistes de premier ordre ne sont guère connus et ne publient jamais rien. Ils ne sont point bavards. L'histoire de l'alpinisme et de la conquête des grands sommets n'intéresse souvent par les jeunes. Est-ce une question de

culture, ou bien sont-ils trop pressés pour perdre leur temps en vaines lectures? Combien d'entre eux, pour ne citer qu'un exemple, n'ont pas lu Whymper et le livre classique qui, dans notre jeunesse, nous passionna! Ils ont tort. Car lorsque, au Col du Lion, ils s'attaqueront pour la première fois aux rudes rochers du Cervin, ils n'éprouveront point l'émotion de celui qui connaît l'histoire incomparable de cette conquête et qui se sent aborder une terre sacrée.

L'« alpinisme géographique » ne trouve plus de champ d'action dans l'Europe centrale. Tout est visité, décrit, catalogué, illustré. Celui qui a le goût géographique, l'explorateur-né se dirige vers d'autres régions et fait d'amples moissons dans les pays lointains. L'alpinisme, chez nous, se rapproche plus qu'autrefois du sport pur et simple, de la gymnastique. Les Sociétés alpines sont devenues légion. Toutes les conditions sociales, toutes les opinions politiques, tous les âges, y sont représentés. Notre sport s'est grandement démocratisé. Nous trouvons juste que tout le monde, maintenant, ait les moyens et la possibilité de courir la montagne et de s'adonner à cet exercice salutaire et réjouissant. Cela fait contrepoids à l'énervement de la lutte de tous les jours et contribuera à produire une génération forte et saine. Soyons équitables, mais égoïstement nous

regrettons la perte irréparable de cette solitude qui était un des principaux charmes de la montagne. La foule, avec tout ce qu'elle entraîne avec elle, se porte partout de nos jours. Les cabanes sont remplies de gens dont la propreté et les habitudes laissent souvent à désirer. — Ainsi que leur sens de solidarité, soit dit en passant. Que faire? Fuir? Vivre sous la tente? Renoncer à visiter les sites les plus connus, qui souvent sont les plus grandioses? Les cabanes se transforment avec rapidité. Beaucoup d'entre elles ont maintenant un gardien ou sont devenues de petits hôtels — en Allemagne et en Autriche surtout. La poésie et le pittoresque s'en vont ou diminuent, mais du moins dans ces abris-là l'ordre et la propreté augmentent. Le respect de la montagne s'est amoindri. Autrefois il était exagéré, maintenant, chez beaucoup de gens, il n'existe plus. Ne voit-on pas de jeunes naïfs sans aucune expérience, s'en aller tout droit et seuls à la Jungfrau! Quelqu'un leur a dit que c'est une course facile... Peut-être auront-ils de la chance, peut-être tomberont-ils. Même s'ils se tuent, leur exemple est suivi par d'autres, comme si de rien n'était.

L'alpinisme suit son développement comme toute chose. Les vieux se retirent peu à peu et les jeunes prennent leur place. Pour ceux-ci les difficultés n'existent plus. Ils vont toujours

plus loin et plus haut. Ce serait naturel et excusable que les vieux fussent envieux. Mais chacun son tour dans ce monde! Réjouissons-nous, au contraire, de voir que notre esprit d'entreprise a passé dans l'âme de nos jeunes amis, et qu'ils aiment la montagne comme nous l'aimons encore. Et les plus conscients d'entre eux se rappelleront de temps à autre que ce sont les fortes épaules de leurs prédécesseurs qui leur ont permis d'arriver si haut. Paccard, en montant avec un seul compagnon au Montblanc, et De Saussure qui se fit escorter par 18 guides, ont accompli plus que n'importe qui de nous. Les anciens alpinistes et savants nous ont frayé le chemin à tous. Leur technique était rudimentaire et leur équipement primitif. Ils bravèrent l'inconnu. Ce sont non seulement des risques réels qu'ils ont surmontés, mais des dangers qui, pour imaginaires, étaient universellement redoutés. Ils ne le sont plus à l'heure présente et c'est à ces hommes-là que nous le devons.

*
* *

A mesure que nous vieillirons, les souvenirs prendront la place de l'action. Nous nous rappellerons d'âpres luttes, — l'énergie obstinée que nous mettions à vaincre, — la solitude des bivouacs passés en face de l'infini. Nous

nous souviendrons des sentiments, glorieux et modestes à la fois, éprouvés, après la victoire, sur les cimes ardues — mais surtout aussi le bonheur calme et paisible éprouvé sur les petits sommets verts de nos préalpes, chers entre tous. Que ces heures étaient bonnes! La montagne est grandiose, mais elle nous offre en outre des beautés d'un ordre plus intime. Elle demande des efforts souvent longs et pénibles, mais toujours sains. Elle rajeunit le corps et l'âme. Nous lui devons une somme de bonheur qui durera, car, à tout jamais, il nous en reste le souvenir.

plus loin et plus haut. Ce serait naturel et excusable que les vieux fussent envieux. Mais chacun son tour dans ce monde! Réjouissons-nous, au contraire, de voir que notre esprit d'entreprise a passé dans l'âme de nos jeunes amis, et qu'ils aiment la montagne comme nous l'aimons encore. Et les plus conscients d'entre eux se rappelleront de temps à autre que ce sont les fortes épaules de leurs prédécesseurs qui leur ont permis d'arriver si haut. Paccard, en montant avec un seul compagnon au Montblanc, et De Saussure qui se fit escorter par 18 guides, ont accompli plus que n'importe qui de nous. Les anciens alpinistes et savants nous ont frayé le chemin à tous. Leur technique était rudimentaire et leur équipement primitif. Ils bravèrent l'inconnu. Ce sont non seulement des risques réels qu'ils ont surmontés, mais des dangers qui, pour imaginaires, étaient universellement redoutés. Ils ne le sont plus à l'heure présente et c'est à ces hommes-là que nous le devons.

*
**

A mesure que nous viellirons, les souvenirs prendront la place de l'action. Nous nous rappellerons d'âpres luttes, — l'énergie obstinée que nous mettions à vaincre, — la solitude des bivouacs passés en face de l'infini. Nous

nous souviendrons des sentiments, glorieux et modestes à la fois, éprouvés, après la victoire, sur les cimes ardues — mais surtout aussi le bonheur calme et paisible éprouvé sur les petits sommets verts de nos préalpes, chers entre tous. Que ces heures étaient bonnes! La montagne est grandiose, mais elle nous offre en outre des beautés d'un ordre plus intime. Elle demande des efforts souvent longs et pénibles, mais toujours sains. Elle rajeunit le corps et l'âme. Nous lui devons une somme de bonheur qui durera, car, à tout jamais, il nous en reste le souvenir.